

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 43 (1993)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Étude critique : la philosophie contre l'esprit d'abstraction  
**Autor:** Célis, Raphaël  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-381510>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## ÉTUDE CRITIQUE

### LA PHILOSOPHIE CONTRE L'ESPRIT D'ABSTRACTION<sup>1</sup>

RAPHAËL CÉLIS

#### Résumé

*La pensée de Gabriel Marcel se présente essentiellement comme une ontologie de la relation intersubjective. Par la relecture des textes publiés dans Les hommes contre l'humain, cette étude vise à situer les enjeux éthiques de cette pensée lorsqu'elle exerce sa clairvoyance sur le terrain de la critique des idéologies, du jugement politique et de l'évaluation des formes «désenchantées» de notre culture.*

La réédition des essais de Gabriel Marcel rassemblés dans *Les hommes contre l'humain*, si l'on se réfère aux nouvelles annotations de Jeanne Parain-Vial, répond à un double objectif. D'une part, il s'agit de redécouvrir dans l'histoire de la philosophie française un protagoniste important, que l'on a souvent tendance à oublier ou à négliger. Dans cette perspective, cet ouvrage témoigne de la position originale prise par G. Marcel à l'intérieur des débats de son époque où il était beaucoup discuté, comme aujourd'hui à propos de Heidegger, de la responsabilité socio-politique du philosophe. D'autre part, comme le suggère la préface de P. Ricœur, cette réédition vise aussi à montrer toute l'actualité de l'auteur pour l'abord des questions éthiques qui constituent la toile de fond des travaux philosophiques d'aujourd'hui. En effet, pour centrer correctement les enjeux de cet ouvrage, il faut rappeler que, dans la lignée de Karl Jaspers et de Max Scheler, et proche également de certains penseurs comme Emmanuel Lévinas ou Martin Buber, les méditations de G. Marcel sont principalement axées sur l'intersubjectivité, la relation de personne à personne, le rapport ontologique d'appartenance qui convertit tout autrui en un «prochain». En affinité sur ce point avec d'autres démarches «existentielles», tout l'effort

<sup>1</sup> Gabriel MARCEL, *Les hommes contre l'humain*. Préface de P. Ricœur, nouvelle édition, Paris, Editions universitaires, 1991, 171 p.

de l'auteur a consisté à mettre en œuvre un autre type de réflexivité que celle, égoïstique et monadique, léguée par la pensée moderne. Pour G. Marcel, la réflexion du «je pense», conçu de manière cartésienne ou kantienne, intercepte l'étrangeté du réel par des représentations dont elle dispose en maître. Elle intercale entre la subjectivité et la concrétude de la réalité que nous existons transitivement (celle de notre incarnation, celle de nos passions, celle de notre présence à autrui) la neutralité d'une «méthode», élaborée par l'*ingenium* de l'ego, et qui transmue tout questionnement adressé à notre identité la plus intime en un problème technique-instrumental susceptible d'une exposition et d'une résolution impersonnelles. A ce mode de réflexion, où la conscience convertit *l'être* de ce qui la transcende en l'objet d'un *avoir*, G. Marcel oppose une «réflexion seconde», dont la tâche est d'explicitier notre accès au «mystère ontologique» qui sous-tend la révélation du sujet. «Nous exposons ce que nous avons, nous révélons ce que nous sommes». C'est dans l'horizon de cette réflexion seconde sur les modalités de cette «révélation» spécifique que se situent les analyses du monde culturel et social pratiquées dans *Les hommes contre l'humain*.

En quoi consiste donc l'actualité de ce livre? Et quels en sont les motifs directeurs? Avant de proposer notre schéma d'interprétation au lecteur, nous devons avertir celui-ci de ce que le style de composition de l'ouvrage n'en permet guère la réarticulation systématique. Tout comme le *journal métaphysique* de l'auteur, mais cette fois en référence constante à l'histoire, le propos y est développé de manière libre et n'obéit à aucune structuration logique précise. La division du recueil en trois parties met peut-être en évidence certains regroupements thématiques; mais il s'avère également que les thèmes abordés s'enchevêtrent pour former une sorte de prisme qui rend difficile l'entreprise de synthèse. C'est pourquoi, plutôt que de rendre compte de ces textes par un examen linéaire, il nous a semblé préférable d'organiser notre étude autour d'un certain nombre de leurs «invariants» problématiques et d'indiquer, à partir de ceux-ci, des pistes de discussion avec des auteurs d'aujourd'hui. Je songe entre autres à Jürgen Habermas, à Hannah Arendt, et à certains disciples de Lévinas. En nous aidant de la préface de Paul Ricœur, qui resitue l'ouvrage dans le contexte historique qui a motivé sa rédaction (la guerre froide, l'intellectualisme de gauche, les dissensions internes de la société française d'après-guerre), nous avons essentiellement dégagé trois invariants problématiques majeurs: 1° *l'esprit d'abstraction* dénoncé comme étant la source des idéologies totalitaires; 2° *la crise des valeurs* comme effet de la destruction par ces idéologies du rapport ontologique d'appartenance entre les hommes; 3° *la fonction critique du philosophe* dans sa différence d'avec la fonction de l'apologète ou du prophète.

### 1° L'esprit d'abstraction.

A travers ces différents essais, G. Marcel accomplit à la fois une phénoménologie circonstanciée de l'esprit d'abstraction et une généalogie du totalitarisme moderne. Qu'est-ce que l'esprit d'abstraction? «Dès le moment, écrit l'auteur, où nous accordons arbitrairement la prééminence à une certaine catégorie isolée sur toutes les autres, nous sommes victimes de l'esprit d'abstraction: ceci est vrai au suprême degré pour qui prétend interpréter l'ensemble de la réalité humaine à partir des faits économiques» (p. 48). L'«économisme» qui régit nos sociétés, et dont procède le plus souvent l'interprétation marxisante de l'homme, est donc par excellence un phénomène de l'esprit d'abstraction. Mais celui-ci peut se réclamer d'autres catégories isolées, telles que la race (le nazisme), la productivité (le darwinisme social), ou l'histoire universelle (la Terreur). Le commun dénominateur de toutes les formes de l'esprit d'abstraction se situe très exactement dans la prétention de certains savoirs qui ont l'homme pour objet, et parmi lesquels l'économie joue un rôle dominant, de s'élever au rang de science générale de la société et de substituer aux normes éthiques des normes réductrices et pseudo-objectives de la vie en commun. C'est en effet en vertu de cette prétention à décider de ce qui «vaut» et ne «vaut pas» que ces savoirs se muent en idéologies. Celles-ci sont toujours davantage enclines à concevoir le citoyen en fonction d'une vision «unidimensionnelle» de son essence, tel un ensemble programmé de fonctions et de besoins. Avec elles, s'affirme le primat de l'homo laborans ou de l'homo œconomicus, défini comme un complexe de compétences et de performances qu'un pan-technicisme s'autorise à «gérer» de manière soi-disant efficace. «C'est l'homme dont le rendement est objectivement discernable qui est désormais pris comme archétype de l'humanité» (p. 111). G. Marcel recoupe ainsi les thèses les plus incisives de Hannah Arendt, l'auteur des *Origines du totalitarisme* et de *La condition de l'homme moderne*. L'oppression qui guette l'homme contemporain n'est plus à comprendre comme la conséquence d'un autoritarisme irrationnel, soutenu par une tradition culturelle désuète, mais comme le fruit d'un hyper-rationalisme qui confond l'action et la production (la praxis et la poiesis), et qui vise à subordonner l'ordre moral et juridique de la collectivité à la loi du marché. C'est pourquoi, les mots d'ordre les plus péremptaires de cet esprit d'abstraction, la sélection naturelle et la rentabilité, la vitesse et la compétitivité, décident de l'existence ou de la non-existence de la personne humaine selon des normes d'évaluation et de mensuration qui la laissent sans recours. En s'appliquant méthodiquement à travailler la personne, en anesthésiant sa sensibilité, en déculturant sa pensée et en la violant dans son intériorité, ils préparent la prochaine mise au pas des collectivités humaines en un gigantesque «staff»

d'exploitation et de mobilisation des ressources de toutes espèces, où l'éducation au vivre-ensemble se réduira à l'élevage professionnel. L'ordre historique mondial est ainsi rétréci aux dimensions d'un ordre domestique que ne contrôle plus aucune instance éthique ou politique autonome.

Quant à la description des «techniques d'avilissement», auxquelles G. Marcel consacre plusieurs essais, elle doit donc s'entendre comme une réflexion sur l'ensemble des méthodes de propagande utilisées pour brouiller et obturer tous les accès – philosophique, artistique, culturel, religieux – qui permettent de s'en référer à des niveaux de signification irrécupérables par l'économisme ambiant. Dans cette perspective, ce n'est ni à la science, ni à la technique en tant que telles que l'auteur intente un procès, mais à l'«esprit» technocratique et aux mutilations que celui-ci inflige à l'herméneutique quotidienne du phénomène humain. Ainsi, écrit-il, «on pourrait se demander si l'homme de la technique n'en vient pas à regarder la vie elle-même comme une technique tout à fait imparfaite et où le bousillage serait la règle. Comment, dans ces conditions, ne s'arrogerait-il pas le droit d'intervenir dans le cours même de la vie, comme on écluse une rivière? On fera ses calculs avant de savoir s'il y a lieu de mettre un enfant «en route», comme on calcule avant d'acheter un side-car ou une «simca»; on fera le compte aussi exact que possible du coût annuel; dans un cas il faudra prévoir les maladies et les notes de médecin; dans l'autre, les avaries et les notes de garagiste. On se rabattra assez fréquemment sur le petit chien qui coûte moins cher; si les notes du vétérinaire s'allongent à l'excès, il y aura la ressource de piquer Azor ou Coquette. On n'en est pas encore à envisager cette solution pour Jeanine ou Félicien» (p. 46). Par ces remarques ironiques, G. Marcel s'efforce de faire apparaître l'absurdité de la «pensée calculante» lorsque celle-ci est indifféremment appliquée à toutes les questions concrètes où l'homme décide de son sens et de ses finalités. Ce faisant, il recoupe partiellement les interrogations d'un Heidegger sur le «Gestell» ou sur la «Machenschaft», c'est-à-dire sur cette «ingénierie» débridée qui s'empare du projet entier de l'existence, en soumettant toute action et toute pensée à la Loi indiscutée d'une mise à disposition productive et instrumentale. Il reprend ainsi en sous-œuvre la distinction, fondamentale à ses yeux, entre «problème» et «mystère» – ce dernier terme étant réservé à la condition ontologique de la personne. Néanmoins, pour notre auteur, la négation du mystère par la pensée calculante n'est pas tant marquée par le règne de la Raison ou par le triomphe du Logos que par la répudiation, la désertion ou la caricature de l'universel: c'est le phénomène humain concret, sous-tendu par la croyance originaire dans les normes du Vrai et du Bien comme conditions de possibilité du vivre-ensemble, que défigurent et annihilent les pratiques d'avilissement de la civilisation positiviste (il est significatif à cet égard, comme le souligne P. Ricœur, que

G. Marcel recommande à notre époque une cure de platonisme). Ces pratiques, nous le savons, ne se réduisent pas à la torture physique ou à l'intimidation directe. Elles se complexifient par le développement de procédés extrêmement subtils de manipulation psychologique et de chantage moral, dont les médias, les parodies publicitaires et la propagande omniprésente, qui fait s'équivaloir l'homme et la marchandise, ne forment que la pointe visible de l'iceberg. C'est sur ce point que G. Marcel se risque le plus. Il faut avoir l'audace, suggère-t-il, de dégager toutes les implications métaphysiques des événements de l'histoire et de «se poser la question de savoir si les camps de concentration ne peuvent pas en quelque sorte être regardés comme la figure anticipée et sinistrement caricaturale du monde qui vient» (p. 137). Plus proche ici d'Adorno, qui fonde sa démarche sur la négativité essentielle de la pensée philosophique, que du courant «post-moderne» qui accuse en bloc la tradition de cette pensée d'avoir inventé un discours qui tout à la fois engendre l'horreur et la forclôt, G. Marcel refuse de reléguer les atrocités nazies dans la sphère de l'inintelligible, comme si celles-ci n'étaient que l'aboutissement fatal et destinal de l'onto-théologie occidentale, ou encore comme si elles étaient l'émanation d'un mal démonique et mystérieux que la conscience ne pourrait nommer sans se départir d'elle-même. Ce qui s'est passé à Auschwitz se reproduit à nouveau et s'organise à l'échelle planétaire. Quiconque cultive une compassion inquiète pour ses contemporains ne pourra pas ne pas faire l'épreuve de la ressemblance troublante entre les techniques d'extermination et d'intimidation que subissent certaines populations du monde sous le couvert de la dure loi des affaires et les techniques de ravalement et d'humiliation qui furent administrées dans les camps de la mort. Seul le badigeon idéologique a changé. Au nom de la démocratie, du progrès économique et de la liberté d'initiative élevés au rang d'absolu, «comme si la démocratie moderne était une parousie de l'esprit» (p. 84), un modèle réductionniste de l'homme déploie ses effets dévastateurs, lequel ne diffère essentiellement en rien de celui que prônait le millénarisme hitlérien. Dans un cas comme dans l'autre, un même naturalisme, fanatique et usinaire, s'en prend à l'irréductible transcendance de l'homme, à toutes les dimensions de son être qui transgressent la codification instrumentale de ses facultés et la mise à disposition programmatique et calculante de son énergie. En référence au récit de George Orwell, *1984*, l'auteur nous interroge: qu'est-ce aujourd'hui que cette «liberté» à laquelle le discours politique fait appel chaque fois qu'il est nécessaire de réorchestrer la guerre de tous contre tous? Elle n'est autre, nous répond-il, que la possibilité laissée à chacun de «se rendre assez insignifiant pour ne pas attirer sur soi l'attention du pouvoir» (p. 25), étant entendu que la volonté d'insignifiance n'est qu'une forme cérébralisée de suicide.



## 2° La crise des valeurs

A ce propos, G.Marcel précise: «on ne parle de valeur que là où on est en présence d'une dévaluation préalable (...). Le terme de valeur a au fond une fonction compensatrice et est utilisé là où une certaine réalité substantielle a été véritablement perdue (...). La philosophie des valeurs m'apparaît comme une tentative vraisemblablement avortée pour récupérer dans les mots ce qui a été réellement perdu dans les esprits» (p. 83). Quelle est cette réalité substantielle en perdition? Celle-ci concerne davantage les vertus théologiques – relatives au caractère sacré de la vie humaine – que les vertus enseignées par la morale (courage, honnêteté, tempérance). En d'autres termes, il est question en elle des positions doxiques originaires qui sous-tendent de manière anté-prédicative notre appréhension intime de l'acte d'exister: l'épreuve de la fiabilité, de l'espérance et de l'amour qui motive généralement le désir du vivre-ensemble. «On peut poser en principe, écrit G.Marcel, que l'être-humain se situe normalement par rapport à d'autres êtres et aussi à des choses qui ne sont pas seulement spatialement proches, mais auxquelles il est relié par un sentiment d'intimité. C'est ce sentiment dont je dirai qu'il est en soi focalisant. On pourrait encore parler d'une constellation matérielle et spirituelle, qui se crée normalement autour de chaque être humain» (p. 94). Pour l'auteur, c'est ce sentiment «focalisant» qui conduit à l'absolu; il présuppose la limitation du savoir et des catégories. Car il est impossible de concevoir en totalité ce foyer où la constellation des personnes puise sa source: «si j'ai clairement reconnu ma situation d'être fini, j'ai compris que je suis un parmi d'autres, ou encore avec d'autres. Entre nous se constitue quelque chose qui dépasse les relations proprement dites, une sur-relation qu'il n'est pas en mon pouvoir de transformer en une sorte d'objet idéal dont je pourrais disposer comme on dispose d'une formule» (p. 81).

Ce que partagent toutes les grandes idéologies technocratiques, qu'il s'agisse du biologisme fasciste, du matérialisme historique ou du néo-libéralisme, c'est la même inaptitude à rencontrer l'homme concret et à penser son inscription préalable dans le «foyer» ontologique de l'être-avec, – cet homme concret pour qui la Raison n'est pas d'abord une instance de domination et d'auto-dressage, mais la faculté d'adresser et de signifier son existence à d'autres hommes. Le mal radical qui sous-tend ces idéologies, et dont la seconde partie de ce volume s'efforce d'élucider les présupposés, réside dans la dissociation de caractère résolument métaphysique qui s'opère entre l'esprit et l'amour – dissociation, affirme l'auteur, qui contredit toute la tradition de la sagesse occidentale. «En se comprenant sur le modèle des produits de sa propre technique, l'homme se dégrade à l'infini et se condamne à renier, c'est-à-dire en fin de compte à annuler les sentiments fondamentaux qui pendant des millénaires ont dirigé sa

conduite» (p. 66). Telle qu'elle se dégage de l'idéologie technicienne, l'existence humaine est ainsi faite que la surrection faustienne de l'esprit et la volonté de surpuissance qu'elle promeut arrachent cet esprit au tissu relationnel vivant où il s'incarne, menaçant d'épuiser et de paralyser la dynamique désirante qui porte cette existence et la met en mouvement: «La question qui domine toutes les autres aujourd'hui est de savoir comment il est possible de rallumer l'amour de la vie chez des êtres qui ne semblent plus aucunement le ressentir» (p. 116). Cet amour de la vie va de pair avec l'appréhension et l'acceptation de cette vie comme don, comme interpellation transcendante. Aussi, le terrain privilégié où se joue cette expérience donatrice de l'absolu est celui de la relation au «prochain» (p. 161). Celle-ci n'est pas une relation à une instance de droit ou à un support de «valeurs» (p. 83), soumises comme le dirait Kant aux estimations du jugement hypothétique. Mais elle est la révélation d'une solidarité inconditionnelle envers tous ceux dont je reçois mon propre être, la direction de mon désir, et le sens de mes actions. Le prochain n'est pas ce terminal avec qui nous échangeons des informations; il n'est pas d'abord le cosignataire d'un contrat ou le partenaire d'une entreprise avec lesquels il me faudrait décider d'une tactique commune de «réussite». Le prochain est celui envers lequel nous nous découvrons *liés* par tout un réseau de significations non formalisables, et qui précède toute décision d'entreprendre, de communiquer et de statuer sur quoi que ce soit. Il est celui qui nous invoque par-delà toute «valeur» et qui, par l'offrande de cette invocation, nous livre le viatique indispensable pour que nous nous déterminions pour la vie plutôt que pour la mort. En dépit de tout ce qui les sépare, G. Marcel est très proche d'un E. Lévinas ou d'un M. Buber, dont on connaît les réflexions sur la constitution originellement «religieuse» (au sens étymologique de ce terme) du rapport à autrui. Pareillement à ces derniers, il cherche à situer l'«éternel humain», non dans une appartenance archaïque à la nature ou dans la subordination aveugle de celle-ci à un entendement omnipotent, mais dans la «logique du don» qui engage la personne et transforme l'égoïté éprise de pouvoir en un être-pour-l'autre. La démarche réflexive de G. Marcel s'enracine ainsi dans une ontologie de l'être-en-commun, qui seule est à même de fonder, par la concrétude d'une pré-donation phénoménologique, le primat, revendiqué aujourd'hui par J. Habermas, de la «raison communicationnelle» sur la raison instrumentale.

### 3<sup>e</sup> Le rôle du philosophe

G. Marcel consacre tout un chapitre à la position du philosophe devant le monde d'aujourd'hui. Entre le professionnalisme universitaire qui tend à confondre le professeur de philosophie avec un artisan, voire un «horticul-



teur» du concept (p. 72), et le journalisme transcendantal où la pensée se laisse commander par la surenchère médiatique de la provocation, de la mode et de la commercialisation, le philosophe authentique doit trouver une voie moyenne. Ni hors du monde, ni prisonnier du monde, la lucidité de sa méditation, centrée sur la saisie des essences (p. 77), doit servir le jugement et l'action. Elle n'a de sens que si elle travaille un tant soit peu le sens commun pour éclairer en profondeur son choix entre être et ne pas être: «nous avons à reconnaître que le non-être peut être préféré, qu'il peut affecter le visage même de l'être, et c'est ce travestissement que le philosophe est tenu de dénoncer expressément» (p. 83). De ce travestissement, G. Marcel donne un exemple: la canonisation de l'histoire pratiquée par les néo-hégéliens, obéissant au principe qui déclare *Weltgeschichte ist Weltgericht*. Cette substitution de la loi de l'histoire à la transcendance de l'être, non seulement déracine la personne du sol de l'intersubjectivité concrète, mais elle confère à la philosophie une autorité de type eschatologique qu'elle ne peut légitimement assumer. La philosophie se doit de rester critique et ne peut se muer en prophétie. La tentation de l'illusion transcendantale, dénoncée par Kant, la guette aujourd'hui plus qu'hier, dans la mesure où les sciences de l'homme lui proposent autant de modèles au départ desquels il peut lui paraître fondé d'extrapoler des prédictions. Il lui faut humblement reconnaître que penser n'est pas connaître, et positivement affirmer que la liberté humaine excède, de par son statut ontologique, la législation des systèmes hypothético-déductifs. Ce qui ne signifie pas non plus que la philosophie doive céder le pas à la mystique et troquer la discursivité contre l'incantation (de l'Être ou du Tout-Autre): «il ne peut y avoir de philosophie aujourd'hui sans une analyse d'essence phénoménologique portant sur la situation fondamentale de l'homme» (p. 80). Si elle ne peut prétendre à une connaissance exhaustive, la philosophie a pour tâche de rendre intelligible à nouveau ce que la servitude des stéréotypes et des clichés a obscurci et perverti. Par une vigilance de tous les instants, son devoir est d'assumer sa responsabilité pour le sens, sans négliger les répercussions que ses options peuvent entraîner sur le plan de l'action.

Le lecteur averti regrettera peut-être que ces essais ne soient pas plus explicites sur le plan théorique et que l'analyse des essences, pourtant reconnue pour nécessaire, ne soit pas menée avec plus de rigueur et de persévérance. Certaines digressions, engagées à propos d'un contexte historique aujourd'hui dépassé, donnent parfois l'impression que l'auteur vagabonde en communiquant ses positions sur des sujets secondaires. D'autre part, la relation négative que l'auteur entretient implicitement avec les sciences humaines laisse perplexe le philosophe rompu aux médiations herméneutiques. La philosophie serait-elle la seule discipline à développer l'esprit critique envers les sources du malaise de notre civilisation? Ne revient-il pas à la sociologie d'avoir éclairé en premier l'«anomie» dont

pâtissent nos sociétés? Ne sommes-nous pas redevables à la science de l'histoire de nous avoir avertis que les démocraties s'avèrent plus exposées que les régimes «forts» à la tentation totalitaire? L'anthropologie et les sciences politiques ne sont-elles pas informées elles aussi du danger que représente l'économisme unilatéral charrié par certaines idéologies? Et le philosophe n'est-il pas contraint de faire le détour par ces savoirs constitués pour être à même de formuler en un langage rigoureux ce qu'il en est de la relation ontologique interpersonnelle qui sous-tend le Collectif? L'on s'inquiétera d'autant plus de ces absences de médiation que G. Marcel ne se soucie guère de la spécificité du registre politique par rapport aux autres niveaux de la collectivité humaine, et qu'il établit des relations d'inférence directe entre des réalités institutionnelles aussi différentes que la famille, la communauté et la société.

Certes, si l'on tient compte du fait que ces textes étaient destinés à un large public, on n'insistera pas trop sur ces questions de méthode. Comme nous l'avons indiqué au début de ces lignes, le chercheur soucieux de saisir les présupposés fondamentaux de l'ouvrage ne peut y voir clair qu'en se rapportant aux écrits plus spéculatifs de l'auteur<sup>2</sup>. Et le lecteur non averti trouvera dans ces pages, qui ne manquent ni d'exemples pertinents ni d'images évocatrices, une excellente occasion de prendre distance à l'égard des fausses évidences qui masquent les enjeux réels de notre siècle et de faire l'expérience d'un type de pensée dont la clairvoyance est toujours accompagnée du souci constant de renouer avec les préoccupations humaines les plus communes.

<sup>2</sup> Nous recommandons également, à titre d'introduction, les essais de P. Ricœur consacrés à Gabriel Marcel dans *Lectures 2*, Paris, Seuil, 1982.